LE CHANT DU GUERRIER,
MATSUDA SENSEI ET LES ARTS MARTIAUX CHINOIS

Je n'ai connu Matsuda Ryuchi que le temps d'un repas à Tokyo en 1985 mais son œuvre continue de m'accompagner jusqu'à ce jour. Ses livres pionniers me firent découvrir la richesse des cultures martiales chinoises et lui-même, infatigable chercheur, devint pour moi une sorte de modèle, cela bien plus que les champions et autres acteurs qui brillent au firmament des arts de combat. Pourtant, je garde de notre rencontre un souvenir contrasté. C'était un esprit fort qui aimait raconter ses bagarres, sujet qui me reste aujourd'hui encore étranger. Il ne m'en fit pas moins partager certaines de ses passions d'alors nourrissant mes vocations naissantes pour la pratique mais aussi l'écriture. Il était sincère, dépourvu d'esprit calculateur _ ce qui est assez rare dans le milieu des professionnels des arts martiaux _ et surtout restait avant toute chose un adepte, de ceux qui s'entraînent quotidiennement plutôt que d'attendre d'être face à leurs élèves. À ce titre, il est pour moi un *sensei*, un aîné ainsi qu'un inspirateur. En écrivant cet article, j'ai découvert qu'il avait entrepris, à plus de soixante-dix ans, d'effectuer 10 millions de fois une seule technique, le coup de poing direct, ce que je trouve à la fois fou et touchant. Beaucoup penseront qu'il s'agit d'efforts dépensés en pure perte. Mais comme le déclare E. Rostand dans la bouche de Cyrano : « *c'est bien plus beau lorsque c'est inutile* ».

Le goût du combat

Matsuda Ryuchi 松田隆智, né en 1938 dans la ville d'Okazaki et décédé en 2013 à Tokyo, était un homme de passions, qu'il s'agisse de musique jazz ou encore de spiritualité. Il avait ainsi été ordonné bonze dans le bouddhisme Shingon[1] avant de s'intéresser au lamaïsme. Toutefois, s'il fallait résumer sa vie nous pourrions dire que celle-ci fut essentiellement consacrée à une recherche ininterrompue dans le domaine des arts martiaux d'abord japonais puis chinois. Quelques années se sont à peine écoulées depuis la Deuxième Guerre mondiale que, déjà, ce garçon plutôt remuant et bagarreur s'intéresse au karaté. En l'absence de professeur, il étudie cette technique de combat encore un peu mystérieuse à l'aide de manuels. Pendant ses années de lycée, il profite des vacances scolaires pour se rendre à Tokyo afin de suivre les leçons dispensées par le célèbre karatéka Yamaguchi Gogen 山口剛玄. Son diplôme d'études secondaires en poche, il voyage jusqu'à Kagoshima, dans l'île de Kyūshū, pour y apprendre l'escrime au sabre de l'école jigen-ryu puis, à 21 ans, il intègre le dojo du maître Sagawa Yukiyoshi 佐川幸義 du daito-ryu aikibujutsu, discipline

1 École du bouddhisme tantrique japonais fondée au IXe siècle par le moine Kūkai (Kōbō-Daishi).

ancêtre de l'aïkido. En 1967, le voilà à Tokyo où il continue à s'exercer au karaté, obtenant alors son 3e dan, et à explorer l'héritage martial de la caste samouraïs. Dès cette époque, il porte un regard critique sur l'évolution des arts martiaux qui selon lui se divisent entre arts guerriers traditionnels et disciplines modernes dont le développement sportif dénature l'esprit. Deux ans plus tard, c'est enfin la révélation lorsqu'il découvre l'enseignement du maître chinois Hong Yixiang 洪懿祥, invité par la Fédération japonaise de karaté. Ce colosse taïwanais adepte de l'école *xingyi quan* 形意拳 (boxe de la forme et de la pensée) l'impressionne. Dès lors, sa recherche ne portera plus que sur les arts de combat anciens, non sportifs, en privilégiant ceux que recèle le monde chinois.

Sur les traces des grands maîtres

En 1970, lorsque Matsuda débarque à Taïwan où professe Hong, les arts martiaux chinois sont encore largement ignorés au Japon. On n'y connaît guère que le nom de Shaolin et la réputation de ses bonzes guerriers ainsi que le taiji quan que le public nippon, comme celui d'Occident d'ailleurs, associe à une gymnastique de santé. Les quatre années qui suivent le verront pratiquer, outre le *xingyi* de Hong, la boxe de la mante religieuse avec Su Yuzhang 苏昱彰, le taiji quan de la famille Chen et, honneur insigne, la redoutable « boxe des huit pôles » (*baji quan* 八极拳), auprès du renommé Liu Yunqiao 刘云樵 lui-même disciple direct du mythique Li Shuwen 李书文 (1864-1934), combattant impitoyable du Nord de la Chine à l'époque des Seigneurs de la guerre[2]. Pour Matsuda, qui marche désormais dans les traces des grands maîtres de l'art, il ne s'agit pas seulement de se perfectionner dans l'art du combat mais d'approfondir une culture fascinante qu'il sera le premier à faire connaître en dehors de Chine[3]. De retour au Japon, il publie notamment en 1976 *Histoire illustrée des arts martiaux chinois*[4] qui fut pendant longtemps, dans une version chinoise, mon ouvrage de chevet. Entre-temps, il fonde un premier groupe de recherche sur les arts martiaux chinois dans le dojo de karaté Tomosaburo Okano 岡野友三郎 à Tokyo, commençant à enseigner le taiji quan dans sa version combative. À voir les « explosions de force » (*fajing* 发劲) de cette technique, la dimension martiale de cet art devient évidente… Se faisant reconnaître comme un spécialiste des cultures martiales, il a l'opportunité de servir de consultant pour une maison d'éditions spécialisée dans le manga ce qui le conduira quelques années plus tard à l'écriture de la série *Kenji* qui sera mise en dessins par Fujiwara Yoshihide 藤原芳秀.

Le seul portrait connu du redoutable Li Shuwen

Un continent inexploré

À la fin des années 1970, la Chine continentale commence à sortir de son isolement. Matsuda compte parmi les premiers à en arpenter les hauts lieux martiaux tels que Shaolin où la région de

2 Il est réputé avoir tué plusieurs de ses adversaires dans des duels à mains nues. Selon des adeptes de sa lignée, il aurait été empoisonné par l'un des rivaux.

3 Avec l'américain Robert W. Smith dont les recherches se limitèrent à Taiwan.

4 *Zusetsu Chūgoku bujutsu-shi* (図説中国武術史), Shinjinbutsu Oraisha, 1976.

Cangzhou 沧州 dans la province du Hebei, ancienne zone de relégation pour les criminels où sont implantées de nombreuses communautés Hui 回(musulmans chinois), qui, bien plus que le célèbre monastère, fut le foyer des arts de combat dans le Nord de l'empire du Milieu. Ses écrits étant parvenus jusque en Chine, le grand maître Ma Xianda 马贤达, sommité des arts martiaux institutionnels, l'invite officiellement en 1982 pour y poursuivre ses recherches. Force fut de constater qu'au contraire de ce que prétendait une certaine propagande, les arts traditionnels, et parmi ceux-ci les innombrables formes de ce qu'il convient de désigner sous le terme générique « wushu » (équivalent de notre kung-fu), étaient loin d'avoir été éradiqués par le communisme. Dans les campagnes de Shaolin et Cangzhou, ces disciplines ancestrales apparaissaient encore alors sous une forme très pure, épargnée à la fois par la sportivisation et la marchandisation. Il s'agissait de ces « arts martiaux populaires » (*minjian wushu* 民间武术) incarnés par des anciens aux doigts terreux et aux jambes noueuses qui en avaient conservé la mémoire. Une authenticité qui, depuis, a malheureusement été érodée par le culte de l'argent et le tourisme, comme le montre ce que sont devenus Shaolin ou encore Wudang, lieu mythique de la création du taiji quan. Matsuda, qui connut des difficultés financières toute sa vie, travailla sans relâche à la valorisation des aspects les plus profonds de cette culture corporelle, s'évertuant à contrebalancer les images souvent désastreuses qu'en donne le cinéma.

Le chant du guerrier

En 1982, la maison d'éditions Fukushodo 福昌堂 lance le premier magazine japonais spécialisé dans les arts martiaux chinois, *Wushu* 武術, dont Matsuda est de facto le conseiller éditorial. Deux ans plus tard, il fait partie du comité d'organisation du tournoi d'échanges et de démonstrations d'arts martiaux de l'amitié Japon-Chine, organisé à l'occasion du 20e anniversaire de l'ouverture du Nippon Budokan 日本武道館. C'est par son intermédiaire que sont invités des maîtres aussi prestigieux que Ma Xianda ou He Fu Sheng 何福生. En 1986, Fukushodo sort une vidéo intitulée *Le chant du guerrier* (Shenshi no uta 戦士の詩). J'avais rencontré Matsuda l'année précédente et il m'avait affirmé être arrivé alors au sommet de la forme physique à laquelle peut prétendre un adepte des arts martiaux. Il situait celle-ci aux alentours de 46 ans ce qui est au-delà de la retraite selon les critères sportifs… Dans ce film, il présente les techniques qu'il estime alors le plus provenant des boxes *baji* et *fanzi quan* 翻子拳(poing tourbillonnant), pratique pour laquelle je m'enthousiasmai. L'année suivante, en 1987, il répond à la demande d'un professeur adjoint à la Faculté d'ingénierie de l'Université Chubu 中部大学, de coopérer à une expérience visant à mesurer la force d'impact du *fajing* (explosion de l'énergie martiale dans les coups frappés). Tout cela ne nourrissant pas son homme, il saute sur l'occasion d'écrire un manga qui lui permettra de revenir sur son parcours et les rencontres qu'ils l'ont émaillé. C'est ainsi que naquit le personnage de Goh Kenji 剛拳児, gamin espiègle qu'un grand-père très spécial initie aux arts martiaux et en particulier au *baji quan*.

Les aventures de Goh Kenji

Les vingt-et-un volumes du manga *Kenji* écrits par Matsuda suscitèrent au Japon un très fort engouement pour les arts martiaux chinois et en particulier pour le *baji quan*, perçu comme une sorte d'arme fatale incarnée au plus haut point par le mystérieux Li Shuwen, le redoutable maître boxeur qui sillonna la Chine à la recherche d'adversaires à sa mesure. Tout commence avec le petit Goh Kenji qui, au grand dam de ses parents, reçoit les curieux enseignements d'un grand-père un peu fantasque, entre rudiments de la boxe *baji* et récits merveilleux sur les guerriers chinois. Le vieil homme, toujours gaillard et prêt à faire le coup de poing, en avait connu quelques spécimens pendant la guerre sino-japonaise alors qu'il était soldat. Blessé, il avait été recueilli et soigné contre toute attente par des paysans de Mengcun 孟村[5], fief des adeptes de la boxe *baji*. Remis sur pied, le Nippon avait découvert l'art martial local dont il devait, de nombreuses années plus tard, transmettre les secrets à son petit-fils agité. Enivré par ces récits, toujours prêt à se battre contre plus grand que lui, Kenji marchera non seulement sur les traces de son grand-père mais surtout sur celles de son créateur qui, pour développer son histoire, s'inspira de ses propres expériences au Japon, à Taiwan et enfin en Chine continentale, n'hésitant pas à faire intervenir ses instructeurs dans son récit… Chemin faisant, le lecteur est ainsi initié par d'authentiques experts aux théories subtiles qui sous-tendent des méthodes de combat particulièrement sophistiquées. Si les films de la star Bruce Lee sont à l'origine du succès planétaire de l'obscur *wing chun* 咏春, c''est bien en grande partie à Matsuda que le *baji quan* doit sa diffusion actuelle. Alors que l'acteur américano-hongkongais brouilla les pistes en inventant son propre système et en finissant par dénigrer le kung-fu traditionnel, le chercheur japonais apporta un éclairage indispensable aux différents arts chinois qu'il présenta avec une grande honnêteté dans ses nombreux livres et articles[6].

Une page du manga *Kenji* dans la quelle le jeune héros
découvre les subtilités du coup de poing direct du *baji quan*

5 Il s'agit d'un district autonome de la minorité musulmane Hui située dans la province du Hebei et placé sous la juridiction de Cangzhou.

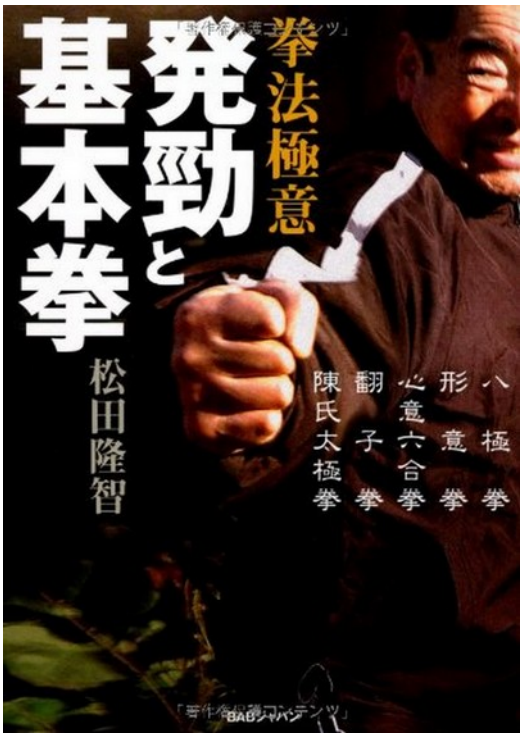
6 R. Matsuda a publié des livres sur les trois principaux arts internes, taiji quan, *xingyi quan* et *bagua zhang* (paume des huit trigrammes). Il a également contribué à faire connaître d'autres systèmes de boxe chinoise tels que le tantui (jambe ressort), la boxe musulmane Cha, différents aspects de la boxe de la mante religieuse, la boxe de Sunbin (du nom d'un stratège de l'antiquité chinoise), la boxe des luohan (sorte de saints du bouddhisme), la boxe *fanzi*, etc.

Dix millions de coups de poing

Au cours des années 1990 et 2000, sensei Matsuda poursuivit ses recherches sans relâche, continuant de sonder toujours plus profondément le patrimoine martial de la Chine du Nord, notamment le *xinyi liuhe quan* 心意六合拳, un art martial musulman, et le *xinyi ba* 心意把 qui est lié au précédent et renferme, dit-on, la quintessence de la boxe des anciens bonzes guerriers du monastère Shaolin. Référence majeure des arts martiaux chinois au Japon, il ne relâche pas pour autant sa pratique. Alternant toujours étude théorique et pratique, il décide de se concentrer sur une seule technique martiale, le coup de poing direct tel qu'il est délivré dans la boxe *xingyi*. À la fin 2003, il est alors âgé de 65 ans, il entreprend d'effectuer cette action un million de fois ce qu'il achève au mois d'avril de l'année suivante. La même année il noue une profonde amitié avec Wu Lianzhi 吴连枝 de Mengcun dont il entreprend l'étude du style familial de *baji quan*. Il réitère alors son exploit du million de répétitions en s'exerçant chaque jour au coup de poing direct caractéristique de cette école. En 2005, il publie son autobiographie au titre évocateur : *Le voyage martial de Matsuda Ryuchi : À la recherche de la technique de la frappe ultime, une exploration du monde des arts de combat chinois*[7]. Particulièrement préoccupé par la génération de l'énergie, il consacre en 2011 un ouvrage à cette question dans lequel il partage sa riche expérience tout en exposant les méthodes propres à différentes écoles telles que le taiji quan de la famille Chen, le *baji quan*, le *fanzi quan* ou encore le *xingyi*[8]. Lorsqu'il décède le 24 juillet 2013 d'un infarctus du myocarde, il avait entrepris d'exécuter dix millions de fois le coup de poing direct, but qu'il n'eut pas le temps d'atteindre. Des notes retrouvées chez lui attestent qu'il s'exerçait encore le jour de sa mort... Requiescat in pace, sensei.

José Carmona

www.shenjiying.com



Deux ouvrages importants du sensei, son autobiographie (à gauche)
et son étude sur les méthodes pour générer la puissance.

7 Matsuda ryūchi no ken Yū-ki 松田隆智の拳遊記, BAB Japon, 2005.

8 Kenpō gokui hakkei to kihon ken 拳法極意:発勁と基本拳 (*Les secrets de la boxe chinoise: jaillissements de l'énergie et coups de poing fondamentaux*), BAB Japon.